

Je
est un autre

Zundel Maurice

ÉDITION

Éditions Anne Sigier
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Sillery (Québec)
G1S 4R5

EN COUVERTURE

Reflection of the Sun in the Sea,
toile de Nicolas Tarkhoff / SuperStock

ISBN

2-89129-298-7
(2-89129-067-4 pour la première édition aux Éditions Anne Sigier)

DÉPÔT LÉGAL

4^e trimestre 1997
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© Tous droits réservés

Distribution en France et en Belgique par Anne Sigier – France

Distribution en Suisse par les Éditions Saint-Augustin

Imprimé au Canada

Site Web: www.annesigier.qc.ca

Note sur l'immortalité

LA MORT physique est la rupture du cordon ombilical qui nous relie à l'univers physique. Nous cessons, par là même, d'être en prise sur lui et donc de pouvoir être ravitaillés et portés par lui. Cette rupture peut être éprouvée comme un arrachement qui nous prive de la vie ou comme une libération qui provoque son suprême épanouissement. Cela dépend du choix que nous avons fait de nous-mêmes.

Si nous restons emprisonnés dans nos déterminismes cosmiques à travers notre « moi » préfabriqué, notre existence apparaît inévitablement rivée au monde matériel et incapable de subsister sans son soutien. Dans la mesure, au contraire, où nous parvenons à nous libérer de nous-mêmes dans le surgissement d'un « moi » oblatif, nous atteignons à un mode d'être autonome, dont le centre de gravité se situe dans cette zone inviolable où notre dignité a son mystère.

Cette *autonomie*, il importe de le souligner, a une signification et une portée ontologiques, comme la liberté dont elle est le fruit. Elle implique, autrement dit, un changement dans notre être, qui passe de la dépendance cosmique à l'indépendance, du dehors au dedans, de quelque chose à quelqu'un.

Nous le pressentons dans nos relations interpersonnelles. Si – pour reprendre l'exemple d'Alain – un homme ne peut aimer une femme folle, c'est que l'être humain a pour nous sa réalité spécifique dans une dimension qui échappe à toute possession physique. Plus ces relations s'épurent, plus aussi grandit la distance de respect qui les intériorise, en même temps que nos rap-

ports avec nous-mêmes s'enracinent toujours davantage en l'Autre transcendant qui est la clé de notre intimité. Car nous expérimentons simultanément l'inviolabilité d'autrui et la nôtre, en la naissance d'un univers qu'un amour désapproprié de soi peut seul reconnaître, comme il y peut seul pénétrer.

Si le monde physique, capable de mettre en pièces notre organisme, avait aussi le pouvoir de détruire cette inviolabilité qui constitue la personne, c'est que celle-ci serait radicalement du même ordre que lui : comme une simple chose privée de toute intériorité. Notre expérience d'une dimension proprement humaine serait illusoire. En réalité l'homme n'existerait pas. Notre liberté n'aurait aucun sens faute d'aboutir à une véritable libération. Notre dignité tomberait en poussière. Nos droits n'auraient plus aucun fondement. L'univers ne se dépasserait pas dans une transcendance où notre esprit – inexistant dans cette hypothèse – attesterait son pouvoir créateur et il se réduirait tout entier à l'automatisme des énergies sans visage qui résorberaient, finalement, le conscient dans l'inconscient.

On voit qu'il faut nier l'homme pour nier l'immortalité, mais, aussi, qu'il faut *se faire homme* pour l'affirmer sur la base d'une expérience *terrestre* où l'au-delà se révèle comme un au-dedans.

La mort, assurément, règne sur nous tant que nous n'avons pas transplanté nos racines dans l'univers immatériel où notre personnalité s'atteste comme source et origine d'une vie proprement humaine. Elle serait vaincue avant de nous atteindre, en revanche, si cette transplantation était parfaitement accomplie, si nous étions radicalement affranchis de tout ce qui lui donne prise sur nous. Sa venue, alors, consommerait notre libération, en rompant tout lien de dépendance à l'égard du monde physique et en nous faisant naître, ainsi, à une autonomie sans réserve.

L'esprit par vocation est liberté. Il est, précisément, en nous le pouvoir de nous récupérer, en cessant de subir la vie préfa-

briquée qui nous a été imposée, par l'offrande qui la fait renaître, en l'enracinant dans l'Amour infini où elle trouve son inviolable intériorité. C'est dire que l'esprit est puissance et – dans la mesure où il est fidèle à ses propres exigences – expérience d'immortalité.

Il ne s'agit pas, on le voit, dans cette problématique, de mettre une rallonge à notre biologie périssable ni d'exorciser la peur de la mort par une espérance chimérique, mais simplement d'exister *librement* en portant en soi, ici-bas déjà, la source de sa vie.

Sans doute, ce n'est généralement pas en un jour que l'on fait de soi un espace illimité et la plupart ne songent même pas à se joindre dans cet au-delà intérieur à eux-mêmes. Ceux qui réussissent à se libérer d'eux-mêmes n'en sont pas moins, selon l'ampleur de cette réussite, les témoins les plus efficaces d'une immortalité consubstantielle à notre libération.

Cela ne permet pas, assurément, d'anticiper avec précision – hors d'une révélation – le mode d'existence consécutif à la rupture du cordon ombilical qui nous relie à l'univers physique. Le dialogue d'amour en lequel s'accomplit notre libération se perpétuera sans doute pour ceux qui s'y sont réellement engagés : dans ce Centre divin plus intime à nous-mêmes que le plus intime de nous-mêmes et non dans un ailleurs que nous serions tentés de localiser.

Cette note, très incomplète, ne prétend pas définir la condition des défunts, mais simplement suggérer que nous faire hommes authentiquement, c'est, dans la même mesure, nous immortaliser, en reconnaissant une liberté réellement créatrice comme le sens ultime de l'évolution dans un univers conçu comme une rampe de lancement vers l'éternité.

Les lunettes de Koriakoff

NÉ ET ÉLEVÉ sous le régime soviétique qu'il n'a jamais songé à remettre en question, Koriakoff, devenu journaliste, est mobilisé au moment où Hitler se retourne contre la Russie. Après avoir gagné, sur le front, ses galons de capitaine, il rencontre à Moscou, au cours d'une permission, un vieux bibliothécaire, ami de sa famille, qui lui fait don d'un Nouveau Testament. La lecture des Évangiles est, pour lui, la rencontre du Christ. Transformé intérieurement et décidé à conformer sa vie à la découverte qu'il vient de faire, il rejoint son corps d'armée, qui avance avec une rapidité foudroyante de Russie en Pologne et de Pologne en Allemagne. Fidèle à sa résolution, Koriakoff déploie toute l'influence dont il est capable pour protéger les civils, et tout particulièrement l'honneur des femmes, contre les brutalités auxquelles ils sont inévitablement exposés.

Dans les derniers jours de la guerre, tandis que, dans son secteur, la fortune du combat joue tantôt en faveur des Russes, tantôt en faveur des Allemands, il a l'occasion, un matin où les troupes soviétiques ont l'avantage, de sauver deux jeunes Allemandes qui allaient subir la violence de ses soldats. Le même jour les Allemands se ressaisissent et Koriakoff tombe entre leurs mains.

Il est accueilli dans le camp nazi par un capitaine qui le gifle brutalement, en lui disant : « Vous êtes une de ces brutes soviétiques qui outragez les femmes allemandes. » Le coup est si violent qu'il fait tomber ses lunettes.

Au même moment se présente une fermière allemande qui désigne Koriakoff en disant : « C'est cet homme qui a sauvé mes deux filles ce matin. »

Alors un colonel allemand, qui avait assisté impassible à l'outrage infligé à Koriakoff, se baisse, ramasse ses lunettes et les lui tend respectueusement.

En un instant les murs de séparation sont tombés. Cet Allemand n'avait plus en face de lui un Russe, ce colonel un capitaine, ce vainqueur un vaincu : il n'y avait plus qu'un homme, dont la dignité avait été injustement bafouée et à laquelle il se sentait tenu d'offrir une immédiate réparation.

Par ce geste de respect l'Allemand venait de naître à son humanité, en reconnaissant celle du prisonnier anonyme, auquel la déposition de la fermière avait donné un visage où transparaissait une Valeur qu'il découvrait, identique, dans son propre cœur.

Cet épisode infinitésimal est, en réalité, immense comme la naissance de l'homme et comme la naissance de Dieu : dans l'homme.